

se fonde en Italie une légitimité nouvelle. Les années, en s'écoulant, y ont réconcilié bien des éléments contraires. Pour les catholiques eux-mêmes, l'unité est un fait acquis sur lequel nul ne songe à revenir, une conquête précieuse à laquelle nul n'a l'idée de renoncer. Pour les démocrates, l'Etat monarchique italien s'est révélé à l'épreuve comme l'édifice le plus habitable, les aspirations libérales et les aspirations nationales y trouvant également leur compte. A tous les Italiens nous risquons de parler un langage étranger et même un langage choquant, nous ne pouvons pas nous entendre avec eux, si nous les croyons encore dans l'état d'esprit d'autrefois, celui de leurs origines, celui de leur lointain passé.

En France, on désire que notre amitié avec l'Italie subsiste après la guerre et ne disparaisse pas avec les circonstances qui l'ont renouée. Pour cela, il importera de ne pas perdre de vue les conditions dans lesquelles l'alliance s'est faite. Ne croyons pas surtout que le sentiment, qui n'a pas suffi à la produire, suffira à la conserver. Il ne résoudra pas plus les questions franco-italiennes qu'aucune de celles qui se poseront en Europe après le conflit.

La guerre européenne a été la résultante d'une impuissance radicale des gouvernements à satis-